

## NOS ANCÊTRES LES ATLANTES

Nos ancêtres atlantéens étaient très différents de l'homme actuel, beaucoup plus que ne peut se le représenter celui dont la connaissance se borne uniquement au monde sensible. Cette différence portait non seulement sur l'aspect extérieur, mais encore sur les facultés spirituelles. Leurs connaissances, leurs arts techniques et toute leur culture étaient autres que ce que l'on peut observer de nos jours. En nous reportant aux premiers temps de l'humanité atlantéenne, nous y trouvons des facultés spirituelles entièrement différentes des nôtres. La pensée logique, le don de combiner et de calculer, bases de toutes nos acquisitions modernes, n'existaient pas chez les premiers atlantes. En revanche ils possédaient une *mémoire* hautement développée. Elle constituait une de leurs facultés spirituelles les plus remarquables. Ils ne calculaient pas comme nous, en appliquant certaines règles apprises. La table de multiplication était totalement inconnue à l'époque atlantéenne. Personne n'avait formé son intelligence pour pouvoir dire que trois fois quatre font douze. Pour s'y retrouver quand une opération de ce genre était nécessaire, l'atlante devait se rappeler d'autres cas identiques ou semblables. Il se *souvenait* de situations précédemment vécues. Chaque fois qu'une faculté nouvelle se développe chez un

être, une ancienne diminue en force et en acuité. Par sa pensée logique et son don du calcul l'homme actuel devance l'atlante. Sa mémoire par contre s'est affaiblie. Aujourd'hui l'homme pense au moyen d'idées; l'atlante le faisait au moyen d'images. Et quand une image apparaissait à son âme, il se rappelait de nombreuses images semblables déjà vécues auparavant. C'est sur cette base qu'il formait ses jugements. Pour cette raison l'enseignement était très différent de ce que connaîtront les époques ultérieures. On ne cherchait pas à doter l'enfant de règles ni à aiguïser son intelligence. Bien au contraire, on s'efforçait de lui présenter la vie au moyen de tableaux évocateurs, afin que plus tard, dans toutes les situations où il serait amené à agir, il puisse se référer à un vaste patrimoine de souvenirs. L'enfant, une fois devenu adulte et engagé dans la vie, pouvait à chacune de ses actions se souvenir de situations analogues lui ayant été présentées lors de son apprentissage. Il s'orientait d'autant mieux que la nouvelle situation ressemblait à une expérience déjà vécue. Lorsqu'il se trouvait confronté à un état de choses tout à fait nouveau, l'atlante devait sans cesse procéder par tâtonnements, tandis que de nos jours l'homme est dans une large mesure dispensé de telles pratiques; il est en effet armé de règles dont il peut aisément faire usage même quand il se trouve confronté à des situations nouvelles. Un tel système d'éducation donnait à la vie tout entière quelque chose de monotone. Pendant de très longues périodes tout s'accomplissait sans cesse de la même façon. Par sa fidélité la mémoire empêchait tout progrès rapide comparable, même de loin, à celui que nous connaissons aujourd'hui. On faisait ce que l'on avait toujours «vu» faire. On ne réfléchissait pas, on se souvenait. L'autorité n'appartenait pas à celui qui avait beau-

coup étudié, mais à celui qui possédait une riche expérience et donc beaucoup de souvenirs. Aux temps de l'Atlantide il eût été impensable que quelqu'un puisse décider d'une affaire importante avant d'avoir atteint un certain âge. Pour mériter la confiance, une longue expérience était indispensable.

Ce qui est dit ici ne concerne pas les initiés ni leurs écoles. En effet ceux-ci devançant le degré d'évolution de leur époque. Pour être admis dans ces écoles ce n'est pas l'âge qui compte, mais le fait que le candidat ait acquis, au cours de ses incarnations précédentes, les facultés de recevoir une plus haute sagesse. Durant l'époque atlantéenne la confiance accordée aux initiés et leurs agents ne reposait pas sur le grand nombre de leurs expériences personnelles, mais sur l'ancienneté de leur sagesse. Chez l'initié, la personnalité n'a plus aucune importance. Il est entièrement au service de la sagesse éternelle. Il n'est donc pas concerné par les caractéristiques d'une époque.

Alors que la pensée logique faisait défaut aux atlantes (surtout au début), ils détenaient avec leur mémoire hautement perfectionnée une faculté qui donnait à leur activité un cachet particulier. De par sa nature une faculté humaine est toujours en rapport avec d'autres. La mémoire est plus proche de la nature inférieure de l'homme que ne l'est la faculté intellectuelle; d'autres forces liées à la mémoire étaient, elles aussi, plus proches des entités naturelles inférieures que des énergies dont dispose l'homme d'aujourd'hui. C'est ainsi que les atlantes savaient maîtriser ce que nous appelons la force vitale. De même que l'on extrait maintenant du charbon la force calorique pour la transformer en force motrice destinée à nos moyens de transport, de même les atlantes savaient domestiquer et mettre au service de leur technique la force germina-

tive contenue dans les êtres vivants. Pour mieux comprendre cela, songeons au grain de blé. Il renferme une énergie latente. Celle-ci fait jaillir du grain une tige. La nature sait éveiller cette force qui repose dans la graine, tandis que l'homme n'en est pas capable par sa simple volonté. Il doit déposer le grain dans la terre et s'en remettre aux forces naturelles pour le faire éclore. L'atlante faisait encore autre chose. Il connaissait l'art de transformer en force technique l'énergie contenue dans un tas de blé, comme l'homme le fait aujourd'hui avec la force calorique contenue dans un tas de charbon. En Atlantide les plantes n'étaient pas seulement cultivées pour produire des aliments, mais aussi dans un but énergétique: les forces latentes étaient domestiquées pour servir l'industrie et les transports. Aujourd'hui nous avons des installations permettant de transformer l'énergie du charbon en forces motrices pour nos locomotives, les atlantes avaient des installations qu'ils chauffaient, pourrait-on dire, avec les graines des plantes, transformant leur force vitale en force énergétique utilisable par la technique. C'est ainsi que les atlantes mettaient en mouvement des véhicules qui se déplaçaient à faible altitude. Cette hauteur était inférieure à celle des montagnes de l'époque atlantéenne; mais les véhicules étaient munis de gouvernails permettant de les survoler.

Il faut se représenter qu'au cours des âges toutes nos conditions terrestres se sont considérablement modifiées. Les véhicules des atlantes seraient aujourd'hui tout à fait inutilisables. Si jadis on pouvait s'en servir, c'est que la couche d'air enveloppant la Terre était alors beaucoup plus dense. Peu importe ici de savoir si les notions scientifiques permettent de se représenter cette densité de l'air. La science et la pensée logique ne sont pas de nature à pouvoir jamais décider de ce

Science et pensée logique  
qui est, ou non, possible. Leur seul but est d'expliquer les faits constatés par l'expérience et l'observation. Pour l'expérience occulte cette densité de l'atmosphère est une réalité aussi sûre que n'importe quel fait établi à l'aide des sens. — Il est également certain, bien que probablement inexplicable pour la physique et la chimie moderne, qu'autrefois, et pour l'ensemble du globe, l'eau était bien moins dense que maintenant. Chose impensable aujourd'hui par sa fluidité l'eau pouvait servir à des applications techniques, grâce à la force germinative utilisée par les atlantes. La densification de l'eau a rendu impossible l'art de la diriger et de l'utiliser comme auparavant. Tout cela indique clairement que la civilisation atlantéenne était profondément différente de la nôtre. Cela nous fait aussi comprendre que la nature physique d'un atlante ne ressemblait en rien à la nôtre. Les forces vitales qui animaient son corps permettaient à l'atlante buvant de l'eau de l'élaborer tout autrement que ne le permet un corps physique moderne. De ce fait l'atlante pouvait à volonté se servir de ses forces physiques tout autrement que l'homme d'aujourd'hui. Il avait pour ainsi dire les moyens d'augmenter en lui-même les forces physiques quand cela s'avérait nécessaire. Pour avoir une image juste des atlantes il faut savoir que leur notion de la fatigue et de la dépense de force physique était bien différente de la nôtre.

Le caractère d'une colonie d'atlantes — cela ressort sans doute de ce qui vient d'être décrit, — ne ressemblait en rien à une ville moderne. Tout y était encore entièrement uni à la nature. On n'en restitue qu'une bien faible image en disant: durant les premiers temps de l'Atlantide, environ jusqu'au milieu de la troisième sous-race, une colonie avait l'aspect d'un jardin où les habitations étaient formées par des arbres aux bran-

AIR ↓

29  
Tlavatl's  
(milieu)

ches entrelacées avec art. Le travail de la main humaine se confondait pour ainsi dire avec la nature. L'homme se sentait intimement apparenté à elle. De ce fait son sens social était alors très différent de celui que nous cultivons maintenant. La nature était commune à tous les hommes. Ce que l'atlante édifiait sur les bases de cette nature, il le considérait comme un bien public, au même titre que nous considérons tout naturellement comme un bien privé tout ce qui résulte de notre intelligence et de notre acuité d'esprit.

En se familiarisant avec l'idée que les atlantes étaient doués des forces spirituelles et physiques décrites plus haut, on peut aussi comprendre que l'image de l'humanité des temps passés ressemblait très peu à celle qui nous est familière aujourd'hui. Non seulement les hommes, mais aussi toute la nature autour d'eux ont considérablement changé au cours des âges. C'est le cas aussi pour les formes végétales et animales. Toute la nature ici-bas s'est transformée. Des régions jadis habitées ont été détruites; d'autres se sont formées. —

Les ancêtres des atlantes habitaient un continent maintenant disparu, dont la partie principale s'étendait au sud de l'Asie actuelle. Dans les écrits théosophiques on les appelle des lémuriens. Après avoir traversé différents degrés d'évolution, la plupart d'entre eux tombèrent en décadence. Dans certaines contrées du globe les descendants de ces populations dégénérées survivent encore sous forme de peuplades sauvages. Une minorité seulement des lémuriens fut capable de poursuivre une évolution. C'est d'eux que sont nés les atlantes. — La majeure partie de la population atlantéenne tombe en décadence, et c'est d'un petit groupe seulement que descendent ceux que l'on appelle les aryens, dont fait partie notre humanité civilisée actuelle.

Les lémuriens, les atlantes, les aryens sont nommés par

la science occulte les racés-mères de l'humanité. Deux racés mères ont précédé les lémuriens et deux viendront à la suite des aryens, en sorte que nous en totalisons sept. A l'exemple de ce qui vient d'être esquissé pour les lémuriens, les atlantes et les aryens, chacune émerge toujours de la précédente. Chaque race-mère possède des qualités physiques et spirituelles complètement différentes de celles des précédentes. Tandis que les atlantes par exemple avaient particulièrement développé les facultés de mémoire et tout ce qui s'y rapporte, la mission des aryens consistait à cultiver la force de la pensée et ce qui s'y rattache.

Au sein de chaque race-mère il y a également différents stades à parcourir. Ils sont toujours au nombre de sept. Au début de l'ère à laquelle appartient une race-mère, ses qualités principales se manifestent pour ainsi dire de façon juvénile; peu à peu elles atteignent la maturité, puis finalement tombent en décadence. La population d'une race-mère se trouve donc divisée en sept sous-races. Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'une sous-race disparaît dès qu'une nouvelle se développe. Elle peut à la rigueur se maintenir longtemps encore, alors même que d'autres sont apparues. La Terre connaît toujours des populations vivant côte à côte et reflétant différents degrés d'évolution.

La première sous-race des atlantes se développa à partir d'un groupe de lémuriens très avancés et capables de se transformer. Ceux-ci reçurent, en fin d'évolution seulement, les premiers rudiments de la mémoire. Il faut s'imaginer que le lémurien était apte à élaborer des représentations de ce qu'il vivait, mais qu'il était incapable de les conserver. Il oubliait aussitôt ce qu'il venait de se représenter. Certes, il vivait dans une civilisation sachant confectionner des outils, construire des édifices, etc...; or tout cela il ne le devait pas à sa

propre faculté de représentation, mais à une force spirituelle en lui, de nature instinctive. Il ne s'agit pas de cette force qui habite l'animal actuel, mais d'un instinct d'une autre qualité.

Les écrits théosophiques appellent la première sous-race atlantéenne les Rmoahals. La mémoire de cette race portait de préférence sur les sensations vives. Les couleurs captées par l'œil, les sons perçus par l'oreille suscitaient dans l'âme une vibration prolongée. Cela eut pour conséquence que les Rmoahals engendrèrent des sentiments que leurs ancêtres lémuriens n'avaient pas connus. L'attachement aux expériences du passé, par exemple, fait partie de ces sentiments.

langage Au développement de la mémoire était lié celui du langage. Tant que l'homme ne se souvenait pas du passé, il ne pouvait pas transmettre au moyen du langage les expériences vécues. Les premiers rudiments de la mémoire apparaissent aux derniers temps de la Lémurie, c'est à ce moment que commença à se développer la faculté de nommer ce qu'on voyait et entendait. Seuls les hommes doués de mémoire peuvent saisir l'utilité d'un nom qui a été attribué à une chose. L'époque atlantéenne est donc celle où se développa le langage. De la sorte s'établit un lien entre l'âme humaine et les objets extérieurs. L'homme engendra en lui la parole, et celle-ci fit dès lors partie des choses du monde extérieur. Grâce au langage, la communication s'établit et créa un nouveau lien d'homme à homme. Certes, chez les Rmoahals tout cela existait à un état encore primitif, mais constituait néanmoins une différence fondamentale par rapport à l'époque de leurs ancêtres lémuriens.

Les forces de l'âme de ces premiers atlantes avaient encore quelque chose de puissamment élémentaire. Ces hommes étaient en quelque sorte encore plus pro-

ches des êtres naturels à l'entour que ne le furent leurs descendants. Bien plus que chez nous, les forces de leur âme étaient semblables aux puissances de la nature. Ainsi, la parole qu'ils émettaient avait quelque chose d'une énergie naturelle élémentaire. Ils ne faisaient pas que nommer les choses, mais leurs mots contenaient un pouvoir sur les choses et sur les hommes. La parole des Rmoahals n'exprimait pas seulement un sens mais avait aussi un pouvoir. Lorsqu'on parle de la force magique des mots, on sous-entend quelque chose qui, pour ces hommes, était bien plus réel que pour nous. Le mot prononcé par le Rmoahal développait une force semblable à celle de l'objet même qu'il désignait. Pour cette raison les mots avaient alors une vertu curative, pouvaient stimuler la croissance des plantes, dompter la fureur des animaux, engendrer bien d'autres effets encore. Cette puissance diminua peu à peu chez les sous-races suivantes de l'Atlantide. On pourrait dire que cette plénitude élémentaire des forces se perdit progressivement. Les Rmoahals la ressentaient comme un don reçu de la puissante nature, et leur rapport avec elle était caractérisé par une attitude religieuse. C'est en premier lieu la parole qui était pour eux quelque chose de sacré. Ils ne concevaient pas que l'on puisse faire un usage abusif de certains sons recélant une force considérable. Tous sentaient qu'une faute de ce genre leur eût causé un grave préjudice. L'effet magique de ces mots se serait retourné contre eux, utilisée à bon escient la parole engendrait le bonheur, mais son usage sacrilège entraînait la ruine de l'homme. Avec une certaine pureté du sentiment, les Rmoahals attribuaient leur puissance moins à eux-mêmes qu'à la nature divine agissant en eux.

Tout cela changea déjà avec la seconde sous-race (les Tlavathis). Les hommes de cette race commen-

Tlavathis

en  
primal



diabolique

He

2003/rae Lavatij  
- cèrent à sentir leur valeur personnelle. L'ambition, ten-  
- dance encore inconnue chez les Rmoahals, fit mainte-  
nant son apparition. La mémoire influença en quelque  
- sorte leur conception de la vie sociale. Celui qui pouvait  
faire état de certains exploits exigeait de ses contemporains de la déférence. Il demandait que ses œuvres restent gravées dans leurs mémoires. C'est sur ce souvenir d'exploits accomplis que se fondait au sein d'un groupe d'hommes le choix du chef. Une sorte de dignité royale se développa. Cette légitimation subsistait jusqu'au-  
- delà de la mort. La mémoire, le souvenir des ancêtres ou de ceux qui avaient acquis des mérites pendant la vie se développèrent. Certaines peuplades en firent une sorte de vénération religieuse des morts, un culte des ancêtres. Celui-ci se conserva très longtemps, puis se diversifia. Chez les Rmoahals l'homme n'avait de va-  
- leur que dans la mesure où il savait au moment de l'action s'imposer par sa puissance. Si quelqu'un exigeait d'être respecté pour ce qu'il avait accompli autrefois, il devait démontrer, par de nouveaux exploits, que son ancienne force était toujours intacte. Il devait pour ainsi dire raviver par de nouveaux actes le souvenir des précédents. Les réalisations passées étaient sans im-  
- portance. Ce n'est qu'avec la seconde sous-race que l'on tint compte du caractère personnel de l'homme, au point d'inclure dans l'appréciation de son caractère les réalisations de sa vie passée.

Une autre conséquence de l'emprise de cette force de la mémoire sur la vie sociale fut la formation de groupes d'individus liés par le souvenir d'exploits accomplis en commun. Jusqu'alors toute formation de groupes dépendait entièrement des forces naturelles, de l'origine commune. L'homme n'ajoutait encore rien par son propre esprit à ce que la nature avait fait de lui. Désormais une personnalité puissante pouvait en-

traîner vers une entreprise commune un certain nombre de gens, et le souvenir de l'œuvre accomplie ensemble engendrait un groupe social.

305/rae  
Ce mode de coexistence sociale ne se concrétisa vraiment que dans la troisième sous-race (les Toltèques). Les hommes de cette race furent les premiers à fonder un genre de commune, en quelque sorte une première forme d'Etat. La direction, le gouvernement de cette communauté passait des ancêtres aux descendants. Ce qui jusque-là ne s'était perpétué que dans la mémoire des contemporains, se transmet maintenant de père en fils. Toute la lignée ne devait pas oublier les œuvres accomplies par les ancêtres. Les descendants appréciaient encore ce que les ancêtres avaient fait. Il faut simplement se rendre compte qu'à cette époque les hommes avaient réellement la force de transmettre leurs qualités aux descendants. L'éducation consistait à fournir des tableaux imagés de la vie. Et l'effet produit par cette éducation reposait sur le pouvoir personnel émanant de l'éducateur. Il ne cherchait pas à aiguïser l'intelligence, mais à développer des dons plutôt instinctifs. Ce système éducatif permettait réellement aux facultés du père de se transmettre le plus souvent au fils.

Dans ces conditions l'expérience personnelle gagna sans cesse en importance dans la troisième sous-race. Quand un groupe d'hommes se séparait d'un autre il justifiait la création de cette nouvelle communauté par le souvenir vivant qu'il conservait de son ancien champ d'action. Il y avait aussi dans ce souvenir quelque chose qui ne convenait pas au groupe et donnait un sentiment de malaise. Ces hommes tentaient alors quelque chose de nouveau. A chaque nouvelle création les conditions s'amélioraient. Il était bien naturel que les perfectionnements soient imités. Tels furent les faits qui permirent aux temps de la troisième sous-race de réaliser les

Toltèque

Πολυ-  
-Τεία

Abra-  
-ham

Héros  
attaque

↓  
M  
↑  
florissantes communautés décrites dans la littérature théosophique. Les expériences personnelles furent encouragées par ceux qui étaient initiés aux lois éternelles de l'évolution spirituelle. Même de puissants souverains reçurent l'initiation, afin que leur valeur personnelle trouve un soutien total. Grâce à cette qualité l'homme se rendait peu à peu apte à l'initiation. Il dut d'abord élever progressivement ses forces et les développer pour que, d'en haut, puisse lui venir l'illumination. Ainsi s'explique l'origine des rois et guides initiés des atlantes. Un pouvoir énorme était entre leurs mains et immense était aussi la vénération dont ils faisaient l'objet.

C'est là qu'il faut aussi chercher la cause de la décadence et de la ruine. Le développement de la force du souvenir engendra l'exaltation de la personnalité. L'homme voulait être reconnu pour la puissance qu'il détenait. Et plus elle augmentait, plus il cherchait à l'exploiter pour son propre profit. L'ambition ainsi développée devint un véritable égoïsme. L'abus du pouvoir s'était installé. Quand on songe à ce dont les atlantes étaient capables grâce aux forces vitales qu'ils maîtrisaient, on peut comprendre que ce mauvais usage devait fatalement avoir de graves conséquences. Un large pouvoir sur la nature pouvait être mis au service de l'égoïsme personnel.

*IV<sup>e</sup> - S/race  
Proto-Touraniens*  
Cela se produisit pleinement dans la quatrième sous-race (les proto-Touraniens). Les ressortissants de cette race, à qui l'on avait enseigné la maîtrise de ces forces, s'en servirent souvent pour satisfaire leurs désirs et convoitises égoïstes. Employées de la sorte, ces forces se détruisirent elles-mêmes. C'est un peu comme si les pieds d'un homme voulaient résolument aller de l'avant, alors que le haut du corps ne cherche qu'à reculer.

*AS → VE VE L (dur b k.) Calcul -*  
Le seul moyen d'enrayer ces effets destructeurs consistait à développer en l'homme une force supérieure, en l'occurrence la force de la pensée. La pensée logique exerce une action pondératrice sur les désirs égoïstes et personnels. Cette pensée logique a son origine dans la cinquième sous-race (les proto-Sémites). Les hommes commencèrent à dépasser le seul souvenir des événements passés et à comparer entre elles les différentes expériences vécues. La faculté de jugement se développa. Les désirs et les convoitises s'ordonnèrent en fonction du jugement. On commença à calculer et à combiner, et on apprit à se servir de la pensée. Jadis on s'abandonnait à tous ses penchants; maintenant on se demandait si cela serait en accord avec la pensée. Aux temps de la quatrième sous-race, les hommes cherchaient avidement à assouvir leurs passions; au cours de la cinquième sous-race ils commencèrent à écouter une voix intérieure. Celle-ci a pour effet d'endiguer les passions, même si elle ne réussit pas à détruire les revendications de la personnalité égoïste. Avec la cinquième sous-race les mobiles d'action se sont déplacés vers l'intérieur de l'homme. Celui-ci veut débattre en lui-même de ce qu'il doit faire ou laisser. L'acquisition de cette force intérieure de la pensée se fit aux dépens de la maîtrise des puissances extérieures de la nature. Cette pensée calculatrice permet de dominer les énergies du monde minéral, mais non la force vitale. La cinquième sous-race développa donc la pensée au détriment du pouvoir sur la force vitale. Or, c'est précisément par là qu'elle posa le germe nécessaire à l'évolution future du genre humain. La personnalité, l'amour de soi et l'égoïsme pouvaient toujours se développer: la seule pensée, agissant désormais à l'intérieur, et qui ne sait plus commander directement à la nature, ne peut pas avoir d'effets aussi

*V<sup>e</sup> / race  
Proto-Sémites*  
*IV*

néfastes que ceux consécutifs au mauvais usage des anciennes forces. La partie la plus douée de cette cinquième sous-race fut choisie pour survivre au déclin de la quatrième race-mère et former le germe de la cinquième, la race aryenne qui eut pour mission de parfaire le développement de la faculté de pensée, avec toutes les conséquences que cela entraîne.

Les hommes de la sixième sous-race (les Accadiens) perfectionnèrent la faculté de pensée plus encore que la cinquième. Ils se distinguèrent des proto-sémites par l'application bien plus large de cette faculté. Il a été dit que le développement de la pensée empêche les exigences de la personnalité égoïste d'avoir des effets dévastateurs comme chez les races précédentes, mais il ne les détruit pas. Dans un premier temps les proto-Sémites réglèrent leurs conditions personnelles selon les inspirations de leur pensée. L'intelligence remplaça les seuls désirs et convoitises. D'autres conditions de vie s'établirent. Tandis que les races précédentes avaient tendance à reconnaître comme guide celui dont les exploits s'étaient profondément imprimés dans la mémoire ou qui pouvait faire état d'une vie riche de souvenirs, à présent de tels rôles revenaient à celui qui était intelligent. Autrefois tout se mesurait d'après ce que la mémoire conservait; maintenant on donnait la préférence à ce qui apparaissait le plus probant à la pensée. Sous l'influence du souvenir on s'en tenait à une chose jusqu'à ce qu'elle ne donne plus satisfaction; il était alors tout naturel que soit adoptée l'innovation de celui qui avait su remédier à la situation. Sous l'influence de la pensée se développa une envie d'innover, une manie du changement. Chacun voulait imposer ce que son intelligence lui commandait. La cinquième sous-race connut une certaine agitation qui amena la sixième à encadrer la pensée égoïste de

l'individu par des lois générales. Le lustre des Etats de la troisième sous-race reposait sur les souvenirs communs engendrant ordre et harmonie. Dans la sixième cet ordre dut être suscité par les lois issues de la pensée. On trouve donc dans cette sixième sous-race l'origine du droit et des principes législatifs. - Aux temps de la troisième sous-race un groupe de personnes ne se séparait de l'ensemble que s'il se sentait éliminé de sa communauté parce que les conditions créées par le souvenir ne lui convenaient plus. Il en fut tout autrement dans la sixième. La pensée calculatrice recherchait l'innovation en tant que telle et servait d'incitation à de nouvelles entreprises et créations. C'est pourquoi les Accadiens furent un peuple entreprenant et colonisateur. Le commerce constituait un apport particulièrement stimulant pour les facultés naissantes de la pensée et du jugement.

La septième sous-race (les Mongols) elle aussi favorisera l'épanouissement de la pensée. Toutefois certaines qualités des sous-races précédentes, en particulier de la quatrième, s'y maintinrent bien plus vigoureusement que dans la cinquième et la sixième. Les Mongols restèrent fidèlement attachés au sens du souvenir. Ils parvinrent à la conviction que ce qui est le plus ancien est aussi le plus sage, ce qui peut le mieux être défendu par la pensée. Eux aussi perdirent la maîtrise des forces vitales, mais la force de pensée qui se développa en eux avait elle-même assimilé quelque chose de cette puissance naturelle de la force vitale. Certes, ils avaient perdu tout pouvoir sur la vie, mais jamais la foi naïve et immédiate en elle. Cette force était devenue leur Dieu, au nom duquel ils faisaient tout ce qu'ils tenaient pour juste. Aux peuples voisins ils apparaissaient comme possédés de ce pouvoir secret, et eux-mêmes s'y abandonnèrent avec une confiance aveugle. Leurs des-



pendants en Asie et dans quelques régions européennes eurent et ont encore beaucoup de cette particularité.

La force de la pensée implantée en l'homme ne pouvait atteindre toute sa valeur au cours de l'évolution, avant d'avoir reçu une impulsion nouvelle pendant la cinquième race-mère. La quatrième ne pouvait que placer la pensée au service de ce qu'elle avait acquis grâce à la mémoire. Ce n'est que la cinquième qui accéda à des formes de vie où la faculté de pensée devint l'instrument juste.

S 14 x 95  
- 15<sup>11</sup> 2

St 101 -  
Re 8 11 2012